

« *Et si on ne peut ni penser ni sentir, se dit-elle, où est-on ?* »

**Roxana VICOVANU BOTA\***

En pensant aux quelques mots que j'allais prononcer en hommage à Patrizia Lombardo, je me suis retrouvée dans la posture de Lily Briscoe, la femme artiste du roman *To the Lighthouse* (*Vers le Phare*) de Virginia Woolf. Alors que Lily Briscoe est en train de finir, des années après l'avoir commencé, un tableau sur la plage de St Ives – il lui manque juste un trait pour faire tenir la composition picturale ensemble –, elle tente de saisir l'essence de Mrs Ramsay. Mrs Ramsay est à sa façon elle aussi une artiste, de celles qui font exister, dans un moment suspendu hors du temps et à l'abri du changement, l'espace, d'habitude discordant, de la maison et de la famille. Plusieurs fois dans le roman, du vivant de Mrs Ramsay mais aussi après sa mort, Lily Briscoe s'interroge sur cette essence : « Quel était le principe de son être, cet élément essentiel qui faisait que, si l'on avait trouvé un gant au coin d'un canapé, on aurait su, à son doigt déformé, que c'était le sien, sans erreur possible ? » La question est en réalité plus ample : qu'est-ce qui, chez Mrs Ramsay et dans l'existence humaine, tient tête à ce que Virginia Woolf appelle dans ses notes, en écho aux vanités du XVIIe siècle, *the devouringness of nature* – voracité de la nature, irréversibilité du temps qui passe, mais aussi barbarie de la guerre –, qu'est-ce qui peut arracher aux ravages du temps et à l'éternelle impermanence qui voue les choses à la disparition, de purs moments de vérité et de grâce ?

Dans ce qui suit, je vais tenter d'esquisser en quelques touches l'empreinte que Patrizia Lombardo a laissée en moi et sur ma trajectoire. Je

---

\* Université de Genève, Suisse, roxana.vicovanu@unige.ch



fais partie des heureuses et heureux qui ont bénéficié entre 2000 et 2002 de l'atmosphère cosmopolite du DEA de Littérature et Esthétique de l'Université de Genève. C'est dans ce cadre que j'ai connu Patrizia, qui donnait à l'époque, avec Kevin Mulligan, un cours sur Stendhal axé sur les émotions et les valeurs. Pendant un semestre, nous nous sommes plongés dans *Le Rouge et le Noir* et le théâtre de êtres de passion et de vanité stendhaliens, dans les analyses de critiques tels Léon Blum, Georges Blin, Paul Bourget, Jean-Pierre Richard qui nous aidaient à comprendre comment, chez Stendhal, l'esthétique est inséparable d'une théorie des émotions et des sentiments et d'une axiologie. Patrizia avait pour seul mot d'ordre que pour comprendre un roman, la peinture de caractères et les valeurs auxquelles elle donne accès, il faut *éprouver* et bien sonder le lien précis entre raison et émotion, entre esprit et corps, car selon Stendhal lui-même conseillant à Pauline de lire un roman tous les mois, « cela remue l'âme ». C'est à ces longues pérégrinations dans les contrées des âmes sensibles de Stendhal, mais aussi du côté d'Aristote, de Spinoza ou de Kant à la recherche de ce qui lie, au cœur même de nos affects, la perception et la cognition, que je dois de m'être intéressée au rapport entre les émotions et les valeurs lors d'un deuxième DEA, cette fois-ci en philosophie, et d'avoir pu assumer au pied levé un cours sur Stendhal et Modiano pendant ma première année de postdoctorat à l'Université Paris 7.

Par la suite, nos chemins se sont encore recroisés, autour de la littérature, de l'architecture et des va-et-vient entre l'art et la vie. Je me rappelle ainsi de l'attention et de la rigueur avec laquelle Patrizia a lu et commenté un article qu'elle m'avait commandé pour un numéro de revue consacré au lien entre l'espace architectural et les affects. De sa passion et finesse d'analyse, de sa capacité à construire avec fougue et précision des cours à partir de quelques notes seulement sur Baudelaire, Poe et Coleridge. J'ai enseigné, grâce à Patrizia, plusieurs fois les séminaires de ces cours, en remplacement de son assistante. J'en garde des souvenirs de différents ordres, comme celui-ci qui me vaut de lui en savoir gré non seulement pour sa générosité envers moi, mais aussi pour son indulgence envers la jeune femme zélée et désireuse de bien faire que j'étais à l'époque : arrivée une fois bien avant l'heure de son cours et sachant à quel point Patrizia voulait éviter les catastrophes techniques, je me suis pressée d'allumer l'ordinateur et le projecteur. Ce n'est que lorsque j'ai

levé les yeux et rencontré les regards effarés des étudiants que j'ai compris ce que je venais de faire. J'avais en réalité éteint l'ordinateur et les documents que Patrizia y avait déjà installés pour son cours, causant ainsi une catastrophe dont nous avons bien ri par la suite.

De ces cours et séminaires, le souvenir le plus fort est sans doute pour moi le poème *The Rime of the Ancient Mariner* de Coleridge. Il m'a été donné de l'enseigner, mais aussi de l'éprouver dans ma mon corps et dans mon esprit. L'expérience de la littérature, telle que Patrizia la comprenait – il faut *l'éprouver pour accéder à l'expérience de pensée* dont elle est le dispositif et qui, comme l'imagination dont elle naît, nous *modifie*, voire nous *éduque* –, est venue donner du sens à un épisode de ma vie qui, telle la traversée de la « mer des glaces » par le vieux marin, semblait ne pas en avoir un. Un congé maladie pendant lequel les mots du poème, du départ vers le large annoncé comme une plongée, comme une chute, de la dérive du navire pris dans un univers non familier et hostile, et du rétrécissement progressif de l'horizon que vit le marin à l'agonie avant de reprendre vie et regagner la terre ferme, décrivaient le mieux pour moi ce que je vivais. Il m'est arrivé ainsi de croire que la rencontre avec ce poème n'avait fait, au fond, que préparer l'exploration du corps et de l'esprit occasionnée par la maladie et la solitude. Durant ces longs mois au goût de voyage au pays des morts vivants, Patrizia fut l'une des rares à m'écrire régulièrement, sans attendre de réponse, car elle avait mieux compris que quiconque de quoi était faite ma traversée.

Lorsque Lily Briscoe se rend compte à quel point Mrs Ramsay lui manque et invoque son esprit pour recréer en elle le pouvoir de soustraire une scène à la fugacité du temps, elle se penche pour inspecter le sol dans une sorte de révélation : « il est des moments où on ne peut ni penser ni sentir. Et si on ne peut ni penser ni sentir, se dit-elle, où est-on ? » Geste curieux, par lequel Lily Briscoe semble faire l'expérience la plus directe du fait que, en tant qu'êtres sentants et pensants, nous sommes d'abord des corps, occupant chacun son espace volumétrique et arrimé, par son poids et sa matérialité, à la terre. Je me demande si l'attrait de Patrizia pour l'architecture ne s'explique pas par cette loi de la pesanteur et de la gravitation à laquelle nous sommes assujettis en tant que corps physiques et à laquelle nous devons en même temps la possibilité de nous élever dans la verticalité,

de nous orienter dans l'espace tridimensionnel, d'avoir une intériorité, d'être, pour reprendre le fil de Lily Briscoe, « assis sur le monde » en train de penser, sentir et agir. Si cette phrase me fait penser à Patrizia, c'est qu'elle résume pour moi, autant que les vers de Baudelaire ou les écrits de Stendhal qui nourrissaient constamment sa réflexion, la condition même de la présence lumineuse qu'elle était et la motivation de sa recherche sur les passions et les émotions. Car on ne peut penser sans sentir ni sentir sans penser et c'est cela qui définit notre univers spatio-temporel propre (« où on est »). L'empreinte de Patrizia la plus vive en moi est marquée de cette pleine présence qui fait de ce qu'on éprouve le meilleur moyen de se connaître et de comprendre ce lien entre le dedans et le dehors qu'est l'existence.